

## Interview avec l'auteure Chloé Delsad, menée le 03 décembre 2021 (version raccourcie)

**Louisa Koch (LK) :** Quand j'ai lu *Lycée Norbert Zongo*, j'ai remarqué qu'il y a, surtout dans les réflexions de la protagoniste, une question qui revient souvent sur la fonction et la justification de la littérature dans des périodes marquées par la violence, par des injustices sociales et politiques. Dans votre roman, il y avait un passage qui m'a particulièrement marquée. Après un attentat à Ouagadougou, la protagoniste, Pauline, se souvient de l'attentat de Charlie Hebdo à Paris et décrit comment elle, encore étudiante de littérature à la Sorbonne, s'est sentie. Elle commence à douter de la justification de la littérature et du savoir en général : « La page blanche, que j'avais toujours perçue comme étant porteuse d'horizons semblait n'être à présent qu'un vulgaire morceau de papier froid, distant, fonctionnel. [...] Pour la première fois de ma vie, j'eus envie d'arrêter les études. Moi qui avais toujours considéré que le savoir était l'arme la plus puissante en ce monde. » (p. 76).

En tant qu'étudiante de littérature moi-même, je connais bien cette question sur la justification de la littérature. Dans quelle mesure cette question a-t-elle influencé votre parcours en tant que professeure et écrivaine ?

**Chloé Delsad (CD) :** Lors de mon séjour au Burkina Faso, j'ai remarqué que dans les moments de grande violence comme lors de petites difficultés au quotidien, les élèves et les collègues se rapprochaient de la littérature afin de se consoler et de réfléchir à ce qu'ils étaient en train de vivre. Il en est de même pour moi, j'appréhende la littérature comme une sorte de *catharsis* qui permet de surmonter les souffrances ou encore une échappatoire.

**LK :** C'était aussi mon impression quand j'ai lu votre roman, que la littérature est perçue comme gage de stabilité dans des périodes difficiles...

**CD :** Cet effet thérapeutique de la littérature est particulièrement présent dans la tradition orale, par exemple dans les contes, les légendes et les proverbes. Il y a quelque chose de rassurant à se répéter un proverbe. Dans *Lycée Norbert Zongo*, la narratrice décide d'organiser une veillée de contes après les attentats à Ouagadougou pour agir face à la situation et permettre aux élèves de s'exprimer, de trouver un certain réconfort. Les élèves connaissent une foule de contes, ils ne les ont pas appris par cœur pour la veillée. Ce nombre impressionnant de contes est ce qu'ils ont à disposition sur le moment. C'est une situation que j'ai réellement vécue quand j'étais au Burkina Faso. J'étais la seule à ne pas connaître autant de contes et à ne pas pouvoir en déclamer spontanément. Ce rapport vivant à la tradition littéraire orale habite le quotidien des Burkinabè que j'ai rencontrés.

**LK :** En plus de cette présence des mythes africains, il y a de nombreuses références aux œuvres francophones africaines dans votre roman. Est-ce que c'était votre intention de les faire entrer dans le roman dès le début de l'écriture ou est-ce qu'elles s'y sont glissées spontanément ?

**CD :** Je n'y ai pas vraiment pensé, c'est venu plutôt instinctivement. Quand j'ai transformé les expériences de mon propre séjour au Burkina Faso en roman, j'ai pensé aux livres avec un imaginaire africain que j'avais lus et à leurs personnages. Les associations me venaient sur le moment et j'ai commencé, face à l'afflux des références, à inclure la dimension intertextuelle. C'était également une façon de créer une fenêtre sur la littérature avec un imaginaire africain, de faire découvrir aux lecteurs et aux lectrices des livres qui sont importants à mes yeux.

**LK :** Pour moi, cette invitation à découvrir encore plus la littérature avec un imaginaire africain a tout à fait fonctionné. Quand j'ai lu votre roman, j'avais une petite liste à côté où j'ai noté les titres que je ne connaissais pas encore.

**CD :** Malheureusement, la littérature avec un imaginaire africain n'est pas beaucoup enseignée en Europe ni dans les pays francophones. Dans le système scolaire français par exemple, elle n'est que rarement représentée dans les canons. En Suisse, le système scolaire est heureusement plus souple et je suis assez libre dans mon enseignement, donc la littérature avec un imaginaire africain y occupe une part importante.

**LK :** Est-ce que l'illustration des différences culturelles à travers des anecdotes, par exemple la question du cadeau à une femme pour la Saint-Valentin – des fleurs en Europe, un poulet en Afrique, puisque « [l]es fleurs ne peuvent ni tapisser ni réjouir un estomac comme le fait le poulet grillé » (p. 139) – s'inspire-t-elle de votre propre séjour au Burkina Faso ?

**CD :** Oui, tout à fait, je trouvais intéressant de montrer ces petites différences. Cela peut être comique comme dans le cas de la Saint-Valentin ou générer des réflexions ou encore des interrogations sur nos propres pratiques. Souvent, on naît d'une culture et on la considère comme un repère évident. Au contact d'autres cultures, nous réalisons que ce n'est pas forcément le cas, ce qui est très enrichissant.

**LK :** Vous serez à Würzburg au mois de janvier et Véronique Tadjó sera présente aussi par zoom. Quelle est votre relation à son œuvre *Reine Pokou* et est-ce que vous avez des souhaits, des idées ou des remarques sur comment faire dialoguer votre roman et le celui de Véronique Tadjó lors de l'atelier ?

**CD :** Le livre de Véronique Tadjó propose une conception plurielle d'une femme, Pokou, qui est à la fois mère, amante et femme de pouvoir. L'auteure dépasse la figure figée de la femme se sacrifiant pour les autres en proposant plusieurs versions de la légende. Elle lui redonne ainsi de sa souplesse initiale propre à l'oralité. Peut-être que nous pourrions faire un pont entre les différentes facettes de femmes dans *Reine Pokou* et *Lycée Norbert Zongo*.

Le rapport aux mythes serait également intéressant à aborder dans les deux textes. Dans mon roman, Jokébed et la narratrice se mettent à la recherche d'une griotte<sup>1</sup> dans le cadre d'un travail à rendre sur les mythes à l'université. Mais, le mythe n'est jamais tel que les deux personnages l'attendent. La narratrice, en particulier, découvre à quel point le statut du/de la griotte a changé et dans quelle mesure il y a un décalage entre l'idéalisation de cette figure qu'elle ne connaît qu'à travers la littérature et la réalité d'aujourd'hui.

**LK :** Je suis sûre qu'on en reparlera lors de l'atelier. Merci beaucoup pour cet entretien, nous avons hâte de vous voir en janvier.

**CD :** Merci pour l'invitation, je me réjouis déjà.

---

<sup>1</sup> Personne spécialisée dans la déclamation des récits historiques, souvent de manière musicale, dépositaire de la culture orale (en Afrique de l'Ouest). Vgl. McKenna, Amy: Stichwort „Griot.“ Griot/Britannica Academic. Encyclopædia Britannica Online. <https://academic.eb.com/levels/collegiate/article/griot/472465> (2009, Zugriff am: 09.01.2022).